



Joséphine
Bakhita

Journal

*De la servitude
à la sainteté*

salvator

INÉDIT

Joséphine Bakhita

Journal *De la servitude à la sainteté*

Traduction de Sylvie Garoche

Préface du cardinal Giovanni Battista Re

Postface du cardinal Gabriel Zubeir Wako

L'aventure humaine et spirituelle de sainte Joséphine Bakhita est tellement singulière qu'elle pourrait avoir l'air d'une légende, alors que c'est l'histoire vraie d'une petite Soudanaise : arrachée brutalement à sa famille et vendue comme esclave à 7 ans, elle est morte à Schio (en Vénétie) le 8 février 1947, comme religieuse canossienne, à l'âge d'environ 78 ans.

Une histoire vraie, dont les débuts tragiques durant les jours d'angoisse où elle fut arrachée à son village, tout comme l'expérience dramatique des années d'esclavage, ne laissaient pas présager son choix futur de la foi chrétienne, ni la vie de sainteté qu'elle allait mener.

Extrait de la préface du cardinal Giovanni Battista Re

Ceci est l'édition du texte autobiographique de sainte Joséphine Bakhita, inédit jusqu'alors.

Joséphine Bakhita (1869-1947), née au Soudan dans la région du Darfour, fut, toute jeune, enlevée et vendue à plusieurs reprises à des marchands d'esclaves africains. Libérée au terme d'une servitude terrible, elle devint chrétienne puis religieuse chez les Filles de la Charité dans la région de Venise, en Italie. En 2000, elle fut canonisée par le pape Jean-Paul II.

ISBN : 978-2-7067-1640-9



salvator

Salvator-Diffusion
12,90€ TTC

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'étais morte de fatigue.

J'avais les pieds et les jambes en sang, à cause des pierrailles et des piqûres d'épines des ronces.

Je ne faisais que sangloter, mais ces cœurs durs ne ressentait aucune pitié.

Finalement, on est passés par un champ de pastèques, en grande abondance dans ces lieux, et on a fait une bonne halte pour reprendre souffle. Ils ont cueilli quelques fruits et m'en ont donné un morceau, pour que je le mange. Mais je ne pouvais rien avaler, et pourtant je n'avais rien pris depuis le matin.

Je n'avais que ma famille en tête. J'appelais maman et papa, avec une angoisse dans l'âme qu'on ne peut pas dire. Mais personne ne m'entendait.

Pire encore : on m'intimait de faire silence avec de terribles menaces, et bien que je fusse aussi fatiguée et à jeun, ils me firent reprendre le voyage qui dura toute la nuit.

Aux premières lueurs de l'aube, nous sommes arrivés dans leur village. Je n'en pouvais littéralement plus. L'un d'eux m'attrapa par la main et me traîna jusque chez lui, me fit entrer dans un réduit, plein d'outils et de ferrailles, mais où il n'y avait ni sacs, ni lit ; la terre nue devait servir à tout. Il me donna un quignon de pain noir et il me dit : « Reste là », et en sortant il ferma la porte à clef.

Je suis restée là plus d'un mois. Un petit trou en haut était ma fenêtre. La porte ne s'ouvrait que pour de brefs instants, pour m'apporter une maigre nourriture.

Combien j'ai pu souffrir en ce lieu, on ne peut pas l'exprimer avec des mots.

Je me souviens encore de ces heures d'angoisse quand, fatiguée de pleurer, je tombais épuisée sur le sol dans une légère torpeur, tandis que mon imagination me ramenait parmi ceux qui me sont chers, loin, loin...

Là je voyais mes parents bien-aimés, mes frères et sœurs, et je les embrassais tous avec transport et tendresse, en leur racontant comment on m'avait enlevée et combien j'avais souffert.

D'autres fois, j'avais l'impression de jouer avec mes amies dans nos champs, je me sentais heureuse ; mais hélas, revenue à la cruelle réalité de cette horrible solitude, j'étais saisie d'un sentiment d'abattement et j'avais l'impression d'avoir le cœur brisé.

1. On pense en fait que Bakhita, quand elle fut enlevée, ne pouvait pas avoir plus de 7 ou 8 ans. Mais il ne faut pas s'étonner que, dans un village d'analphabètes, une enfant ne connaisse pas son âge ; même les adultes ne le connaissent pas.

La première et la seconde mise en vente

UN matin la porte s'ouvrit plus tôt que d'habitude. Le patron me présenta à un marchand d'esclaves qui m'acheta et m'ajouta à ses autres esclaves. Il y avait trois hommes et trois femmes, parmi lesquels une petite fille à peine plus âgée que moi.

On est partis tôt en voyage. Le fait de voir la campagne, le ciel, l'eau, de pouvoir respirer l'air libre me redonna un peu de vie, même si je ne savais pas où j'allais finir.

Le voyage dura huit jours de suite, toujours à pied : par les bois, par les montagnes, par les vallées et les déserts. Au fur et à mesure qu'on passait par des villages, la caravane grossissait, qui était disposée de la façon suivante : d'abord les hommes, ensuite les femmes ; tous étaient attachés par le cou avec une grosse chaîne, serrée par des cadenas fermés à clef, en file de deux ou trois. Malheur si quelqu'un se penchait ou s'arrêtait, gare à son cou et à celui de son compagnon ! On voyait autour du cou de chacun des grosses plaies purulentes qui faisaient pitié.

Aux plus robustes, on attachait sur leur dos de gros fardeaux qu'ils devaient porter pendant des kilomètres. Les pauvres, c'est comme s'ils étaient des bêtes de somme.

Nous, les plus petites, nous n'avions pas de chaîne, nous marchions au bout de la file au milieu des patrons. On ne s'arrêtait que quelques heures pour se reposer ou prendre de la nourriture. Alors ils enlevaient les chaînes des cous et les mettaient au pied des gens, à distance d'un pas l'un de l'autre, pour empêcher qu'on ne s'enfuit. Ils faisaient aussi ça avec nous, les petites, mais seulement la nuit.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sur papier timbré, disant que, au cas où madame Turina faillirait à son devoir, lui-même paierait ma pension.

Nous fûmes alors toutes deux reçues au catéchuménat.

Je fus confiée avec la petite à une sœur, Maria Fabretti⁴, chargée de l'instruction des catéchumènes.

Je ne peux pas me rappeler sans pleurer le soin qu'elle eut de moi. Elle voulut savoir si j'avais le désir de devenir chrétienne et, quand elle entendit que je le désirais, et que j'étais même venue dans cette intention, elle jubila de joie.

Alors ces saintes mères avec une patience héroïque m'instruisirent et me firent connaître ce Dieu que je ressentais dans mon cœur depuis toute petite sans savoir qui il était.

Je me souviens que, en voyant le soleil, la lune, les étoiles, les beautés de la nature, je me disais en moi-même : « Qui peut être le maître de toutes ces belles choses ? » Et j'éprouvais un grand désir de le voir, de le connaître, de lui rendre hommage.

Et maintenant je le connais. Merci, merci, mon Dieu !

Quand la femme m'accompagna au collège, sur le seuil de la porte, en voulant me saluer, elle me dit : « Voilà, c'est ta maison. »

Elle avait dit cela, sans se rendre compte du véritable sens de ces paroles.

Oh, si elle avait imaginé ce qui allait arriver, elle ne m'aurait pas emmenée là !

1. L'œuvre, créée quatre siècles plus tôt, était passée en 1848 dans les mains du prieur Vincenzo Conte Bianchini, qui invita les sœurs canossiennes, les Filles angéliques de la Charité, qui y firent une école gratuite pour l'instruction des pauvres de la région. Elles s'occupaient en même temps de l'Œuvre du catéchuménat et des exercices spirituels. La première supérieure fut Rosa Dabalà.

2. Sœurs appartenant à l'Institut des Filles de la Charité, appelées ainsi à cause du nom de leur fondatrice, sainte Madeleine de Canossa.

3. L'administrateur des biens de la famille Michieli à Zianigo. Protecteur paternel spirituel et matériel de Bakhita, agent du cardinal Sarto, dont la nièce épousa son fils aîné, il mourut béni de tous, en 1904.

4. Sœur Marietta Fabretti (1832-1910) accueillit Bakhita dans l'Œuvre des catéchumènes en 1889. Âme pleine de zèle, elle prit soin de la préparation au baptême de nombreuses personnes étrangères et de la région. Tandis que, un peu avant

sa mort, quelques prêtres qu'elles avaient instruits comme enfants de chœur étaient venus lui rendre visite, elle leur fit cette recommandation : « Rappelez-vous, mes bienheureux, que le prêtre est la lumière du monde. »

La décision de sa vie

ENVIRON neuf mois plus tard, madame Turina vint réclamer ses droits sur moi.

Je refusai de la suivre en Afrique, parce que je n'étais pas encore bien instruite pour le baptême. Je pensais aussi que, même si j'avais été baptisée, je ne pourrais pas professer ma nouvelle religion de la même manière, et que pour cela il valait mieux que je reste avec les sœurs.

Elle se mit en colère, me traitant d'ingrate de la laisser partir seule, après tout le bien qu'elle m'avait fait.

Mais moi je restai ferme dans mon idée.

Elle me donna toutes les raisons qu'elle pouvait, mais je n'ai pas cédé.

Et pourtant je souffrais de la voir aussi désolée, parce que je l'aimais réellement bien.

C'était le Seigneur qui m'insufflait tant de fermeté, parce qu'il voulait que je sois toute à lui. Oh, bonté !

Le lendemain, elle revint en compagnie d'une autre dame et elle réessaya de me faire changer d'avis, avec de dures menaces. Mais inutilement.

Elles partirent fâchées.

Le révérend supérieur de l'institut, Don Jacopo de Conti Avogadro di Soranzo, écrivit à son éminence le patriarche Domenico Agostini¹, pour savoir ce qu'il fallait faire.

Celui-ci eut recours au procureur du roi qui fit répondre que, puisque j'étais en Italie, où il n'y a pas de marché d'esclaves, je restais tout à fait libre. Madame Turina se tourna elle aussi vers le procureur du roi, croyant qu'elle obtiendrait que je la suive, mais elle reçut la même réponse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sur tout le territoire des États-Unis arrivera plus tard, avec la fin de la guerre de Sécession.

Avec l'Abolition Act de 1833, la Grande-Bretagne, supprime l'esclavage mais exclut de l'interdiction les colonies orientales. Les plantations de canne à sucre de l'île Maurice, par exemple, deviennent florissantes avec l'utilisation d'une main-d'œuvre importante venue d'Orient et esclavagisée de fait.

Entre 1834 et 1849, la France et la Hollande interdisent l'utilisation des esclaves dans les plantations des colonies des Caraïbes, aussi parce que, ces années-là, on commence à produire du sucre de betterave en Europe. Les Anglais, les Français et les Portugais emploieront pourtant encore longtemps des stratagèmes juridiques pour favoriser l'utilisation des esclaves dans leurs colonies africaines.

À partir de 1850, quelques vieux et rapides *clippers* américains, acquis par des Portugais de Macao et par des armateurs ligures installés dans le port péruvien de Callao, sont transformés en prisons flottantes et utilisés à travers le Pacifique pour le transport d'une main-d'œuvre chinoise enrôlée par la ruse, et exploitée dans le travail inhumain de l'extraction du guano dans les mines des îles côtières du Pérou. Un trafic marqué par de terribles tragédies de la mer, auquel participa même, en 1852, Giuseppe Garibaldi comme capitaine du voilier *Carmen*, de l'armateur italien De Negri di Callao.

Le Brésil libère les esclaves en 1888. En 1895, l'Allemagne abolit, mais seulement formellement, le commerce des esclaves en Afrique. L'Italie l'interdit en Somalie en 1903.

Un commerce florissant

MAIS il y a un aspect qui rend l'histoire de l'esclavage de sainte Bakhita encore plus dramatiquement actuel. Bakhita passe de l'Afrique à l'Italie pour faire la domestique. Puis, non sans difficultés, elle se construit une dignité toute neuve de femme libre.

Aujourd'hui, le flux des Africains et des Orientaux venus en Europe a acquis des proportions qu'on ne peut comparer à celles d'aucune autre période dans l'histoire. Il s'agit en grande partie de gens désespérés, disposés à s'adapter à n'importe quelle condition de travail. Et dans les zones les plus peuplées et les plus pauvres de l'Asie, on a des mouvements analogues qui concernent des multitudes encore plus grandes d'êtres humains.

Ces hommes, femmes et enfants créent des problèmes d'intégration mais sont aussi sujets à de lourdes formes d'exploitation. Nous connaissons tous le phénomène des prostituées esclavagisées, qu'elles soient nigériennes, indiennes, thaïlandaises, roumaines ou albanaises. Des femmes rendues esclaves parce que vendues par leurs parents, leurs frères ou leurs maris ; femmes esclaves pour payer des dettes qu'elles ne parviendront jamais à racheter.

Nous connaissons aussi le phénomène des manufactures clandestines qui utilisent des immigrés, clandestins eux aussi, des Chinois en particulier, cloîtrés dans des espaces exigus, et dans des conditions à la limite de la survie. Difficile aussi de ne pas considérer comme une sorte d'esclavagisme le prélèvement d'organes à des êtres vivants pour des transplantations, surtout s'il est fait de force.

Si dans les premières années du XX^e siècle l'esclavage légal a

été défait, nous sommes aujourd'hui face à une croissance exponentielle de l'esclavage illégal, dont les chiffres font pâlir ceux des traites classiques. Bien que féroce et sanguinaire, la traite arabe classique actuelle n'est qu'une goutte dans la mer des phénomènes émergeant d'esclavage. Des êtres humains rendus esclaves par la pauvreté, par les dettes, par la guerre, par les conflits ethniques et dans certains cas religieux.

Des études récentes font apparaître avec évidence que le commerce et l'utilisation des esclaves n'a jamais été aussi florissant qu'en ces années. Une des règles du marché, rendue perverse par la mondialisation, est que le capital « vole » là où le travail coûte le moins. Une vieille règle est que l'esclavage réduit fortement les coûts de la production industrielle. Et le *business* est si prometteur (si l'on s'en tient à la documentation fournie par l'Anti Slavery International, du Bureau de l'ONU pour le contrôle des stupéfiants et la prévention du crime) qu'il augmente à un taux proche de 50 % par an (supérieur à celui du commerce des drogues), avec un chiffre d'affaires qui frôle les 15 milliards de dollars.

La mondialisation fait ensuite en sorte que nous tous, simples consommateurs de supermarchés, nous entrons en quelque sorte dans le cycle productif de ceux qui exploitent une main-d'œuvre esclave. Ceci est valable pour de nombreux jouets et feux d'artifice fabriqués en Chine ou en Inde, pour les tapis pakistanais, le cacao, le café, les bananes et pour les centaines de petits objets usuels provenant de l'Orient.

Mais il y a aussi des situations plus complexes. On trouve un cas emblématique dans le livre-enquête récent de Kevin Bales¹, professeur à l'université de Surrey en Grande-Bretagne et considéré comme le meilleur expert mondial sur les formes modernes de l'esclavage : outillage et équipements métalliques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quand il se couchait. Je pensais alors que s'il était beau, celui qui l'avait fait devait être plus beau encore.

Qui sera donc le patron de ces belles choses ? Et j'éprouvais un grand désir de le voir, de le connaître, de lui rendre hommage.

Je ne connaissais pas Dieu, mais je faisais comme ça, parce que je sentais en moi que je devais me comporter de cette manière.

Comme esclave, je n'ai jamais été désespérée, parce que je sentais en moi une force mystérieuse qui me soutenait.

J'ai été au milieu de la boue, mais je n'ai pas été souillée. Par grâce de Dieu, j'ai toujours été préservée.

La Madone m'a protégée, même si je ne la connaissais pas.
Avant le baptême

Ce sera vrai, ma mère ? Je pourrai moi aussi être fille du Seigneur ? Et Lui m'aimera ? Il m'aimera, moi, la pauvre négresse, qui n'ai rien à lui offrir ?

Quand Sœur Fabretti entendit que je voulais me faire chrétienne, elle jubila de joie, et je pus connaître ce Dieu que, depuis toute petite, je sentais dans mon cœur sans savoir qui c'était.

Avant de devenir sœur

Quand j'ai compris que le Seigneur m'appelait à la vie religieuse, j'ai beaucoup souffert parce que je ne savais pas comment m'expliquer. Je me sentais indigne et, comme j'étais de

race noire, j'étais convaincue que j'aurais défiguré l'institut et qu'on ne m'accepterait pas. Je me souviens que j'ai prié la Madone qui m'a donné la force de raconter mon angoisse à mon confesseur et la lutte qui durait en moi depuis deux ans.

Le jour où elle prononce ses premiers vœux religieux, elle compose et récite cette prière

Oh Seigneur, si je pouvais voler là-bas jusqu'en Afrique pour prêcher à haute voix ta bonté, combien d'âmes je pourrais te conquérir ! À commencer par ma maman, mon papa, mes frères, ma sœur encore esclave. Tous, tous les pauvres nègres de l'Afrique. Jésus, fais qu'eux aussi te connaissent et t'aiment. Pour obtenir cette grâce je t'offre ma vie.

Bien des années plus tard, devant la statue de Notre Dame de la Salette, dans la maison des catéchumènes de Venise

C'est là que je suis devenue fille de Marie. Pour moi orpheline, avoir la Madone pour maman a été d'un grand réconfort.

En consolant ses consœurs sous un bombardement

Les avions jettent des bombes mais Dieu les conduit. Nous sommes dans ses mains et nous lui faisons du tort si nous tremblons et si nous avons peur. Soyons bonnes, prions et confions-nous au Seigneur.

Un style de vie

La seule chose qui me plaît c'est de contenter le Patron et mes supérieurs.

Vous croyez que c'est facile de contenter le Patron. Pourtant je fais tout ce que je peux. Le reste c'est lui qui le fait.

Faisons tout pour rendre le Patron heureux.

Faire la volonté de Dieu est un acte de justice.

Il est inconcevable de faire quelque chose sinon par amour de Dieu et volontiers.

Je donne tout au Patron et lui pensera à moi, il est obligé.

Ce que voit le Patron est différent de ce que nous voyons, nous.

Si en ce monde on n'espérait pas dans le Patron, qu'est-ce qu'on ferait donc ?

Les choses de ce monde ne sont rien, c'est la terre. Ce qui nous tient à cœur, ce sont les choses d'en haut : c'est Dieu.

Je ne me souviens pas m'être jamais révoltée, même quand on me faisait souffrir injustement.

Pour être de vrais martyrs, il faut savoir qu'on souffre pour la foi ou pour une autre vertu chrétienne. Moi, en revanche, quand j'étais esclave, je ne savais vraiment rien.

Pour toutes les choses, ma confiance repose dans le Patron.
On lui demande comment elle fait pour être toujours aussi bonne et aussi patiente

Comment faire pour offenser un patron aussi bon que le Seigneur, quand on a servi des patrons aussi méchants ?
La supérieure vient de parler de l'esprit de pauvreté

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chronologie de la vie de sainte Joséphine Bakhita

- 1869 Naissance à Olgossa, au Darfour, Soudan.
- 1874 Enlèvement de la sœur aînée de Bakhita.
- 1876 Enlèvement de Bakhita.
Première vente à un marchand d'esclaves. Tentative de fuite qui échoue. Seconde vente à un riche marchand d'esclaves d'El Obeid.
- 1878 À El Obeid, dans la maison du marchand, au service de ses deux filles.
- 1879 Troisième vente à un général turc à El Obeid.
- 1882 Voyage d'El Obeid à Khartoum pour suivre le général et sa famille.
Quatrième vente à l'agent consulaire italien Calisto Legnani.
- 1884 Vers la fin de l'année, départ de Legnani pour Khartoum par Suakin sur la mer Rouge ; Bakhita fait partie du voyage.
- 1885 À la mi-mars, départ de Suakin pour Gênes. En avril, débarquement à Gênes.
Legnani confie Bakhita aux époux Augusto et Turina Michieli qui vivent à Zianigo, hameau de Mirano Veneto (Venise).
- 1886 Le 3 février naît Alice Michieli (Mimmina).
En juin, Michieli retourne au Soudan.
En septembre, Turina Michieli se rend à Suakin avec Mimmina et Bakhita pour aider son mari qui a acheté une auberge.
- 1887 En juin, retour à Zianigo de Turnia avec Mimmina et Bakhita pour la vente des propriétés immobilières des Michieli.
- 1888 L'acte n° 2007 du notaire Pantoli di Noale qui établit la vente des biens immobiliers des Michieli est daté du 19 juillet.
Le 29 novembre, Bakhita et Mimmina font leur entrée dans l'institut des catéchumènes de Venise géré par les sœurs canossiennes.
Entre novembre et décembre, Turina Michieli part pour Suakin.
- 1889 En novembre, Turina revient en Italie pour emmener définitivement avec elle Mimmina et Bakhita à Suakin.
Le 29 novembre, Bakhita décide de rester en Italie et est déclarée légalement libre par le procureur du roi.
- 1890 Le 9 janvier, Bakhita reçoit le baptême, la première communion et fait

sa confirmation.

- 1893 Le 7 décembre, Bakhita entre au noviciat à l'institut des catéchumènes des sœurs canossiennes. Elle est confiée à Mère Marietta Fabretti.
- 1895 Vendredi 21 juin, fête de Sacré Cœur, a lieu la prise d'habit religieuse de Bakhita.
- 1896 Le 8 décembre, Sœur Bakhita émet ses premiers vœux dans les mains de la supérieure de la maison mère de Vérone, Mère Anna Previtali.
- 1902 Bakhita est transférée de Venise à la maison de via Fusinaro à Schio. La supérieure, Mère Margherita Bonotto, confie à Bakhita la tâche d'aide-cuisinière.
- 1906 Illuminato Checchini meurt à Padoue.
- 1907 Bakhita devient première cuisinière.
- 1910 La supérieure fait écrire à Mère Teresa Fabris l'histoire que Bakhita elle-même lui raconte.
- Pendant la guerre et jusqu'en 1919, la maison de via Fusinato à Schio
- 1915 devient un hôpital militaire. Bakhita est cuisinière, sacristine et aide-infirmière.
- Bakhita surmonte une grave forme de broncho-pneumonie qui la mène
- 1922 aux portes de la mort. Elle ressent des troubles de la marche. On lui confie la charge de sœur portière.
- 1927 Le 19 août a lieu la profession perpétuelle de Bakhita dans la chapelle de la maison filiale de Mirano Veneto.
- En septembre, Bakhita dicte des fragments de ses souvenirs d'enfance
- 1929 à Mère Mariannina Turco ; ces souvenirs sont destinés aux enfants et aux petits-enfants de son bienfaiteur Illuminato Checchini.
- Entre le 2 et le 4 novembre, Ida Zanolini interviewe Bakhita à
- 1930 Sant'Alvise à Venise, sur la demande de la supérieure générale Maria Cipolla.
- 1931 En janvier sort le premier épisode d'*Histoire merveilleuse* d'Ida Zanolini sur *Vita Canossiana*, année V, n° 1.
- En décembre sort, sous forme typographique, la première édition d'*Histoire merveilleuse*.
- En mai Mère Leopolda Benetti, revenue de Chine, accompagne
- 1933 pendant trois ans Bakhita dans de nombreux voyages de propagande missionnaire
- Le 11 décembre, Bakhita, Mère Benetti et des sœurs missionnaires en
- 1936 partance pour Addis Abeba sont reçues par Benito Mussolini au palais

- de Venise à Rome. C'est pendant ces jours-là que Bakhita voit Pie XI.
- 1937 Bakhita est affectée à la porterie du noviciat missionnaire de Vimercate.
- 1939 Elle retourne à Schio. Sa santé est chancelante. Elle n'a pas d'emplois fixes.
- 1940 Éclate la Seconde Guerre mondiale. Pendant les attaques aériennes, Bakhita souffrante ne se rend pas au refuge. Tout le monde est convaincu qu'avec Bakhita à Schio, la ville ne subira aucun dommage. C'est ce qui se passe.
- 1942 Après une chute accidentelle, elle ne peut marcher qu'à l'aide d'une canne.
- 1943 Le 8 décembre, Bakhita fête son cinquantième anniversaire de vie religieuse.
- Ses difficultés à marcher s'accroissent, Bakhita se déplace en fauteuil roulant.
- 1946 Touchée en décembre par une grave forme de broncho-pneumonie, elle reçoit les derniers sacrements. Elle parvient pourtant à surmonter la maladie.
- 1947 Son médecin traitant, Massimo Bertoldi, délivre le diagnostic suivant concernant sa dernière maladie : « Mère Bakhita souffrait dernièrement d'insuffisance circulatoire avec des moments de déséquilibre liés à une myocardite dégénérative. Dans ces conditions elle fut frappée d'une forme de maladie pulmonaire aiguë qui entraîna son décès. »
- Elle meurt le 8 février, à 20 h 10. Le 11 février ont lieu les funérailles.
- 1978 La 1^{er} décembre, Jean-Paul II signe le décret de l'héroïcité des vertus de la servante de Dieu Joséphine Bakhita.
- 1992 Le 17 mai, Bakhita est proclamée bienheureuse.
- 2000 Le 1^{er} octobre, Bakhita est inscrite à l'album des saints.

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ
PAR ATLANT'COMMUNICATION
AU BERNARD (VENDÉE).